

Au cri classique des naufrages : "Les femmes et les enfants d'abord!" Brassens répond : "**Les copains d'abord!**". Les poètes du Moyen-Age et de la Renaissance ont souvent composé sur commande leurs plus belles œuvres. "Les copains d'abord" ont été écrits pour le film "Les copains". Des chansons d'amour, il en est des milliers, et quelques unes de bonnes. Les chansons d'amitié se comptent sur les doigts de la main, et Brassens a eu ladite main heureuse en la posant sur l'épaule de ses "copains d'abord". Comment ne pas être ému en entendant cette voix d'homme dire : "*Quand l'un d'entre eux manquait à bord - C'est qu'il était mort - Oui mais jamais au grand jamais - Son trou dans l'eau ne se refermait*" ?

Œuvre terrible, et de désespoir que "**Les 4 z'arts**". La mort, tant de fois bafouée par Brassens y prend sa revanche. Elle a frappé. L'humour lutte six couplets contre elle, de toutes ses forces, de tous ses mots, et puis s'éteint tragiquement, comme la pauvre chèvre de monsieur Seguin. Au septième couplet, la nuit tombe et ne cesse plus de "s'épaissir comme une cloison", comme le disait Baudelaire, le sombre Baudelaire, le diamant noir auquel on songe quand arrive le vers "*Les vrais enterrements viennent de commencer*". Chanson terrible, oui, de pluie, de Toussaint, de novembre, et qui vous laisse glacé malgré le dernier petit sourire triste de Brassens : "*Viens pépère on va se ranger des corbillards.*" Quand Sheila chante "J'ai pas changé", c'est un twist. Mais quand Brassens s'identifie à ce "**Petit Joueur de flûteau**" qui "*ne veut pas être noble*" sans quoi "*on dirait par tout le pays - le joueur de flûte a trahi*", la promesse a son importance. Pour tout dire, elle n'a rien de bien surprenant. Si notre joueur de flûte avait dû trahir, ce serait fait depuis longtemps. Reste le charme de cette "Annonce faite au public", et il est grand, dans son écriture aux tournures médiévales et sa musiquette pour pont-levis, galoubet et pipeau.

L'amour, ce n'est pas seulement le "plaisir d'amour". Le chagrin du même nom, c'est encore de l'amour. Quand on perd jusqu'à ce chagrin pas de doute, l'amour est mort, "*Et c'est triste de n'être plus triste sans vous*". Telle est la conclusion du "**22 septembre**". Mais que de détours, de souvenirs et de serments, qui ne sont plus d'amour, mais d'ivrogne : "*Le 22 septembre, aujourd'hui je m'en fous*" avant d'en arriver à ce brin de regret...

La libération est une chose. La bêtise humaine en est une autre. "Que dire de ces soi-disant "libérateurs" qui promenaient devant eux, en 1944, des femmes nues et tondues?" s'est indigné — et il n'est pas tout seul — Gilbert Ganne. Paul Éluard a écrit un poème là-dessus, "Comprenez qui voudra". Mais la chanson a une telle audience, une telle portée que des "résistantialistes" — ne pas confondre, répétons pour les sourds, avec la résistance — se sont sentis visés par "**La Tondue**" de Brassens. Tant mieux. Ces femmes ne se sont pas tondues toutes seules. Les protestataires se désignent comme ayant tenu la tondeuse. Le véritable "honneur des poètes" à la mode en août 44, c'est celui du Éluard de "Comprenez qui voudra", c'est celui de l'auteur de "La Tondue". De celui qui chante : "*J'ai pas la croix d'honneur, j'ai pas la croix de guerre - J'ai ma rosette à moi, c'est un accroche-cœur.*" Car Béranger aussi, c'est une tradition de la chanson française.

En paraphrasant Trenet "**La route aux quatre chansons**" aurait pu s'appeler "Que reste-t-il de nos chansons?" L'ami Vers, auvergnat pur sang, déplore qu'aujourd'hui, en Cantal, on ne sache plus "La Cathy" ou "La Grande", si jolis airs de folklore, mais "par cœur" telle ou telle espagnolerie d'opérette ou de bazar. "La Cathy" et "La Grande" mourront. Aussi leurs sœurs de Bretagne et d'ailleurs. C'est le progrès. Électronique et hop diguidi. Un Brassens désenchanté nous crie : "Après de ma blonde" est en danger! "Le pauvre!" Un moteur lui répondra. "*Hélas du jardin de mon père - La colombe s'est fait la paire...*"

Ce n'est pas sans appréhension que nous abordons le sujet plutôt brûlant traité dans **les "deux oncles"**. Non par crainte des insultes, c'est un honneur que de les partager avec Brassens, plutôt par crainte d'écrire des âneries. "C'est déjà fait" diront les uns. Restent les autres. De quoi s'agit-il? D'un vers: "*Qu'il est fou de perdre la vie pour des idées*". Suivi bientôt d'un autre, au cas où l'on n'en croirait pas ses oreilles: "*Qu'aucune idée sur terre est digne d'un trépas*". Cette double affirmation déchaîna une polémique plutôt violente. Ce n'est pas diminuer Brassens — au contraire — que de rappeler qu'un Dostoïewski ou qu'un Léautaud ont dit la même chose avant lui. Il faut écouter "Les deux oncles" avec honnêteté — c'est le plus difficile — sans rien isoler du contexte. Les idées en question sont, pour Brassens, "*des idées comme ça...*" Des idées qui varient, des girouettes qui tournent au gré du vent de l'histoire, vent plutôt riche en fluctuations. François I<sup>er</sup> s'est bien allié avec les Turcs. Les Turcs étaient alors nos amis. Nos ennemis le lendemain. Aujourd'hui, nos alliés de l'OTAN. Demain nul n'en sait rien. Gardiens des idées éternelles — quelles, au juste? — soyez rassurés, ce n'est pas de celles-là qu'il s'agit, mais de celles qui font "*Trois petits tours, trois petits morts, et puis s'en vont.*" Pas besoin d'interpréter à son goût "les deux oncles", de lire entre les lignes. Elles y sont, et c'est tout. "Sufficit!" comme dit Brassens à son perroquet.

Étude de mœurs que "**Le mouton de Panurge**". La liberté sexuelle est à la mode. Les sexologues, chrétiens ou pas, fleurissent de partout. Ces problèmes ne sont pas ceux de Brassens, qui se contente ici de blâmer l'indifférence en la matière, le fameux "regarder voler les mouches", ce bizarre snobisme qui fait, de la liberté, une licence idiote qui n'a paradoxalement rien de licencieux. Brassens oppose à cette donzelle moderne "*Les Vénus de la vieille école - Celles qui font l'amour par amour*".

"Les hommes qui viennent vont rejeter ce que nous aimons, le morceau de bois, le brin d'herbe." C'est ce qu'a déclaré un jour Brassens à un journaliste, au sujet du "**Grand Pan**", chanson sur l'éternelle querelle des anciens et des modernes au bénéfice des premiers, surtout depuis que "*Se touchant le crâne en criant: j'ai trouvé - La bande au professeur Nimbus est arrivée*". Devant le carnage que fait depuis quelque temps l'homme de l'homme lui-même et de la nature, Brassens regrette les dieux qui, du moins accordaient l'âme "*au pire des minus*". Contempteur des admirables sociétés futures, il conclut par un "*J'ai bien peur que la fin du monde soit bien triste*" empreint d'un pessimisme qui, pour les Nimbus de tous poils est sans doute hors de saison.

Une Vénus de la vieille école (voir plus haut) est l'héroïne discrète de cette magnifique chanson de la fidélité, "**Saturne**" où le temps qui passe est gentiment considéré par Brassens comme un attrait de plus, "*C'est pas vilain les fleurs d'automne*" répondant au vers d'Agrippa d'Aubigné: "*Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise*". Poème d'émotion et de tendresse, Saturne est, à notre sens, une des œuvres capitales de la maturité de Brassens.

"Les blasons du corps féminin ("qui tant est tendre", disait Villon) constituèrent aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, une importante partie de la production poétique. Les poètes commençaient aux cheveux et finissaient aux pieds. "Ces compositions, assurent les dictionnaires, étaient un champ ouvert à la malice des poètes". "**La Vénus callipyge**" où la malice ne manque certes pas rejoint l'art même du blason. Cet hommage au duc de Bordeaux réjouira ce qui demeure de gaulois en cette Gaule. "*Au temps où les faux-culs sont la majorité - Gloire à celui qui dit toute la vérité.*"

**René Fallet**